

Place  
du  
Paradis

Ce texte est inédit : il a été présenté à un concours.  
Par conséquent, il peut être librement lu et partagé sous réserve que  
le nom de l'auteur et l'adresse du site soient toujours associés au contenu.  
Merci.

Email : [master@tresordudragon.fr](mailto:master@tresordudragon.fr)

Site et boutique : [www.tresordudragon.fr](http://www.tresordudragon.fr)  
(dédicace et cadeau pour toute commande papier sur la boutique !)

© Guillaume PERNIN, 2017

Tous droits réservés.



as un bruit. Pas un souffle. Un épais brouillard nimbe toute chose. Aux alentours, on ne voit goutte. À peine si une masse informe se distingue dans l'onctuosité cotonneuse de la brume.

Peut-être un arbre...

Ou une statue...

En s'approchant prudemment, il s'avère que la silhouette embrumée est effectivement une masse métallique fichée sur un piédestal. De belle taille, d'ailleurs. Une sorte de grand-père, tout encapuchonné. Ce truc doit peser des tonnes.

Impressionnant !

Le monument paraît être le cœur de la place.

Pour preuve, lorsque l'on en effectue le tour, sept rayons, autant dire sept chemins, partent dans toutes les directions depuis le socle. Sept voies possibles sous forme d'allées pavées qui débütent au pied de la sculpture et se poursuivent dans l'infini du rideau brumeux.

Sauf que... je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où je me trouve, cette place m'est inconnue et j'ai le tournis à force de compter en me déplaçant en cercle. Et puis, une fatigue sourde englue mes jambes, comme si je trimballais des poids de plomb à mes pieds. C'est éreintant.

Plus grave : je suis incapable de me rappeler de quelle manière j'ai pu atterrir ici. En fait, je ne me rappelle plus de rien.

Hier semble ne plus exister, ou n'avoir jamais existé, et je me demande si j'aurai un demain. Il ne me reste qu'aujourd'hui et les choses sont plutôt mal engagées.

Qu'attendre d'un monde où je n'ai ni souvenirs ni avenir ?

Il n'y a pas âme qui vive. Pas de mouvement. Aucun écho lointain. Pas même la rumeur sourde des grandes villes. Un silence inquiétant. Juste la lente valse invisible des minuscules gouttelettes dansant dans l'air. Étrange sensation d'apesanteur, de vide et de calme surnaturels.

Il faut se rendre à l'évidence. La place est déserte, pour une obscure raison qui m'échappe. J'arpente un espace dont je suis le seul occupant. Mes pas sont lourds et gauches, ce qui m'épuise grandement.

Impossible de se repérer tant la densité de cette purée de pois voile le monde. Impossible de deviner une quelconque destination ou d'entrevoir le moindre horizon. Impossible de savoir avec certitude quelle voie emprunter. Quelle importance dans le flou de mon existence ? Une voie n'en vaut-elle pas une autre dans l'indifférente et hasardeuse destinée qui m'échoit ?

Marcher dans le brouillard, c'est comme évoluer dans l'espace. Toutes les directions se valent, le haut et le bas sont abolis. Pour un peu, on s'envolerait, tel un ballon de baudruche glissant à travers l'indolence du ciel humide ; si ce n'était la pesante gravité qui me colle au sol.

La première allée s'étire démesurément. Des cubes de granit alignés défilent. Chaque avancée déroule un tapis perpétuel, rangée après rangée, pas après pas. Une ligne nouvelle apparaît, prend la succession de la précédente et ainsi de suite ; la suivante allant s'affranchir du regard, derrière, toujours plus loin, jusqu'à se perdre dans l'indistincte nébuleuse de la brume. Marathon sans ligne d'arrivée...

Enfin, au bout du chemin, une ombre gigantesque barre l'horizon et, aussi étonnant que cela puisse paraître, se transforme au dernier moment en un mur infranchissable, quand la vue distingue finalement les contours des silhouettes jusqu'alors diffuses.

Pas de doute, l'allée cesse à flanc de la construction, qui ne comporte aucune porte. Uniquement des fenêtres opaques. Je reste un instant face à la muraille, frappé de stupeur. À quoi sert une route qui ne mène nulle part ? Les fenêtres résistent à mes assauts et une curieuse sensation me laisse penser qu'il n'y a de toute façon rien derrière. Pour preuve, je repère finalement l'esquisse fantomatique d'une ouverture un peu plus large, en hauteur, nichée dans la brume. Probablement une porte, somme toute. Quel décor improbable... Quel architecte fabriquerait des issues donnant sur le vide ?

De retour au piédestal, j'emprunte ensuite méthodiquement les différentes voies, une par une, malgré la faiblesse accablante de mes gestes.

Les allers se ressemblent sensiblement si ce n'est un pavé inégal de-ci de-là et aboutissent tous à la même conclusion : cette maudite place n'a pas d'issue.

Les retours, en revanche, apportent une surprenante nouveauté. Des bribes de ma vie surgissent dans mon esprit et accompagnent mes pas. Certains souvenirs me rendent extrêmement nostalgique, que les événements liés soient très heureux ou fort tristes. Tantôt la remémoration fait venir un sourire à mes lèvres, tantôt ce sont des larmes qui coulent sur mes joues. Ma

mémoire, cette mécanique interne imparfaite, m'envoie indifféremment de pénibles images, de chaleureuses anamnèses, d'innocents paysages ou de gênantes situations.

À mesure qu'elles défilent, les évocations semblent se décolorer, puis se dissoudre, dans une subtile évaporation. Comme si j'en perdais toute trace ; comme si, au fond, elles ne m'appartenaient plus ; comme si le fait de m'habiter n'avait plus de sens, désormais.

Je ne regrette pas grand-chose, ayant toujours vécu me semble-t-il selon des principes cohérents. Mes erreurs paraissent mineures et mes actes passés inspirent un digne respect. Ma propre clairvoyance m'épate : je ne me savais pas capable d'une telle autocritique. Un regard net et juste, sans hypocrisie, sans déformation. Rien ne sonne faux.

Une chaleur inhabituelle s'invite en moi.

Je me sens libéré.

Le brouillard s'est graduellement levé. La réalité perd son drapé fantomatique et retrouve de la matérialité. Peut-être vais-je somme toute découvrir une issue providentielle et m'échapper de cet endroit inconnu ?

Mes espoirs s'envolent, comme le rideau de brume. Un regard circulaire m'apprend que la continuité des murs environnants forment une arène parfaitement close. Des ouvertures décorent la muraille et je perçois plus nettement que jamais le caractère factice de celles-ci.

N'y a-t-il donc aucune échappatoire ?

La statue a disparu. Je ne me l'explique pas. Au point où j'en suis, une bizarrerie de plus... Néanmoins, cet escamotage heurte ma raison. Comment ces tonnes de bronze ont-elles pu se volatiliser ainsi ? Je l'ignore, mais ma surprise laisse rapidement place à une tranquillité d'esprit inattendue. Le monde est en train de perdre de sa matérialité.

Qu'est-ce que la réalité finalement ?

Je contemple un moment le piédestal massif, vide de tout monument. On dirait un point d'observation, ce promontoire. Le ciel dégagé a pris une jolie teinte azur, mais quelque chose cloche. Il fait artificiel. Trop bleu. Trop parfait.

Et il m'appelle.

Mu par une intuition confuse, je m'agrippe à l'arête du cube et me hisse à la force des bras. Ce qui me frappe, c'est la facilité avec laquelle j'y parviens. Je me sens léger, vraiment léger. Une vraie plume.

En un clin d'œil, je me tiens debout sur l'esplanade, triomphant.

Une certitude éclot : ce piédestal est pour moi. Était pour moi. Depuis le début. Tout ici ressemble à une mise en scène, un décor. Je saisis tout à coup le sens de tout cela. L'absence de sortie était une illusion. Ainsi que l'impression d'être prisonnier. La statue montrait déjà la voie, sans pourtant pointer le doigt. Je n'étais en définitive prisonnier que de moi-même, de mes schémas, de ma logique, de mon histoire.

Or, plus rien de tout cela ne m'est nécessaire dorénavant. Leurs notions mêmes ont cessé d'exister. L'intangible se révèle.

Tout n'est qu'une illusion.

Je lévite. À un moment donné, mes pieds ont décollé du sol, à mon insu.

Tout mon esprit est tendu vers la vision d'un tunnel dans le ciel qui m'aspire, m'inspire, me cueille avec grande douceur. Une félicité sans nom gagne mon cœur, tandis que je plane dans les pulsations apaisantes d'une lumière dorée.

Un point minuscule m'indique que la place se trouve loin, très loin, là-bas.

Je me détourne définitivement de cet ancrage désormais superflu et m'envole vers d'autres destinations, l'âme légère et en paix avec l'univers.

J'y suis. J'y suis enfin. Je sais.

Je me fonds dans l'infinie énergie de toute chose.

\*

\*       \*

La place était déserte. Vraiment déserte, cette fois.

Mais les limbes ont vocation à l'être parfois, entre deux occupants en route vers l'au-delà du monde...